

Marc Renault, *Le singulier. Essai de monadologie*. Montréal, Bellarmin et Paris-Tournai, Desclée, 1979, 126 p.

Léo-Paul Bordeleau

Volume 9, Number 2, octobre 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/203206ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/203206ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bordeleau, L.-P. (1982). Review of [Marc Renault, *Le singulier. Essai de monadologie*. Montréal, Bellarmin et Paris-Tournai, Desclée, 1979, 126 p.] *Philosophiques*, 9(2), 355–359. <https://doi.org/10.7202/203206ar>

Marc RENAULT, *Le singulier. Essai de monadologie*. Montréal, Bellarmin et Paris-Tournai, Desclée, 1979, 126 p.

par Léo-Paul Bordeleau

On n'a jamais fini de s'interroger sur la nature de la philosophie. Et à une époque où la rationalité scientifique et technologique tient la vedette, c'est la question de la possibilité même de la philosophie qui semble préoccuper les esprits.

L'Auteur de ce petit ouvrage est conscient de ces problèmes. Très simplement, il vient nous dire ce qu'est pour lui philosopher et son propos est philosophique. Il veut nous montrer que la réflexion philosophique plonge littéralement dans ce qui lui est hétérogène, sans pour autant ramener celui-ci à des catégories toutes faites. La philosophie ne saurait esquiver aucun immédiat ni se cramponner au concept; elle doit plutôt se frayer un chemin «vers l'ordre universel de la vérité à partir de cette situation singulière où nous agissons et sommes en effet» (p. 11). Ainsi, la réflexion philosophique serait celle qui pratique la difficile rencontre de l'universel et du singulier. De sorte qu'entre le discours de la rationalité universelle et celui de la singularité concrète, le dilemme ne serait pas nécessairement contraignant. La philosophie pourrait donc s'alimenter à la singularité existentielle sans crainte de renoncer à ses objectifs de rationalité et d'universalité.

Cette thèse est d'inspiration blondélienne et, comme Blondel lui-même, elle puise à diverses sources: le thème est leibnizien, le contrepoint est spinozien, le tout se déroule suivant un rythme dialectique engageant Platon-Descartes-Kant. Cet essai comprend trois chapitres à thèmes multiples. Le premier chapitre pose et explicite la question de la destinée du singulier. Le second met en place les sources d'une réponse. Le troisième expose l'enjeu métaphysique.

*

*

*

Si «le rôle de la réflexion philosophique n'est pas de constituer la réalité finale de la pensée, mais simplement d'en assurer la possibilité idéale [...] et d'en éclairer la pratique» (p. 11), alors la question qu'il faut poser et expliciter est celle de «la destinée d'un singulier, dont la pensée est ouverte à l'infini sur l'universelle réalité, et qui ne peut par suite se comprendre par des concepts théoriques» (p. 13). Tel est l'objet du premier chapitre qui engage sans détour la discussion sur un point de départ de la démarche philosophique.

On peut dire qu'aujourd'hui, en raison de la situation historique du savoir, la philosophie se maintient en vie et conserve son véritable intérêt là où un certain idéalisme moderne, d'accord avec la tradition, exprimait son désintérêt, c'est-à-dire dans le non-conceptuel, l'individuel et le particulier, dans ce qui depuis Platon a été écarté comme éphémère et négligeable et sur quoi Hegel colla l'étiquette d'existence paresseuse. En blondélien, l'Auteur s'inscrit dans cette lignée lorsqu'il affirme que «nul ne pense par application

d'une théorie de la pensée et le choc des doctrines discordantes sur la pensée n'empêche pas l'activité pensante» (p. 7). C'est dire que sans l'usage direct et spontané de la pensée, il n'y a pas de reprise critique et réflexive. Plus précisément encore, c'est reconnaître que «sans la singularité concrète de celui qui se met à penser, il n'y a rien de penser ni rien à penser, pas même une théorie qui se retourne sur sa généalogie pour la nier» (p. 12). L'activité réalisatrice d'un singulier serait donc à l'origine de toute théorisation. Chaque singulier que la réflexion philosophique déchiffre représente en soi, comme la monade leibnizienne, ce tout qui comme tel ne cesse de lui échapper. Ainsi, le point de départ de toute philosophie, plus précisément le lieu philosophique proprement dit serait à découvrir dans «l'action réalisatrice d'un singulier» (p. 12). Pourquoi? Parce que ce qui en est de l'être de l'étant se décide, effectivement, dans le noeud de l'action; c'est là où se rencontrent les ressources ontologiques, naturelles, intellectuelles et volontaires du singulier et de la compréhension de celui-ci; l'action est posée comme foyer d'intelligibilité du réel parce qu'elle en est le dynamisme foncier: elle est «ouverte *ad infinitum*», et bien que théoriquement indéterminable, elle détermine toute théorie (pp. 12-13). Ainsi, le lieu de la philosophie se déplace avec le lieu de l'effectuation.

Cette conception de la réflexion philosophique suppose qu'on interprète la pensée d'abord comme une activité de tout l'individu humain avant et pour être une puissance de classification, de distinction et de formalisation¹. Elle suppose aussi qu'on sache bien distinguer les rôles respectifs de l'entendement et de la raison. Ici, l'Auteur, à l'instar de Blondel, tient compte des vues kantienues. «Juger du singulier, cela suppose que nous discernons ce que l'entendement détermine génériquement au sujet d'un étant d'une part et comment cet étant n'est pas réductible à cette détermination d'autre part» (p. 39). Il est donc utile d'attribuer à la pensée humaine un volet conceptuel et un volet rationnel, et de distinguer les jugements constitutifs d'entendement des jugements réflexifs de raison.

Au sens kantien, retenu par Blondel et endossé par l'Auteur, l'entendement est posé comme un pouvoir de délimitation par catégories des champs de compréhension d'une réalité concrète. L'entendement connaît ce qu'il constitue, en termes génériques. Il détermine les lois nécessaires et les conditions génériques d'un étant singulier. Il représente la singularité sous la forme de concepts génériques. Le rôle et l'utilité de l'entendement, c'est d'obtenir l'objectivité, la nécessité et la systémativité. Toutefois, la conceptualisation rencontre une limite de fait et de droit: de fait, en ce sens que l'étant singulier ne peut se reconnaître en tant que tel dans aucun des discours théoriques de l'entendement; de droit, en ce sens que le savoir d'entendement n'est pas compréhensif des singuliers concrets effectifs. Cependant lorsque l'entendement subsume une réalité concrète et singulière dans des concepts, cette réalité n'a plus rien de singulier. Pour saisir le singulier dans sa contingence, il faut faire appel à la raison. La raison est posée comme un pouvoir des limites. Elle affirme l'être du singulier et requiert pour lui ce qui lui assure l'intelligibilité.

1. Blondel a élaboré à ce sujet un point de vue déterminant dans *La Pensée*, t. I, p. XI et sq.

Elle réfléchit. Elle pense l'idée du système complet des conditions et des principes qui rend le singulier intelligible.

Les jugements constitutifs d'entendement et les jugements réflexifs de raison sont utiles à la pensée philosophique: il importe que l'entendement conceptualise pour que la raison juge. On dogmatise lorsqu'on arrête l'exercice de la pensée à sa fonction conceptualisante, ou lorsqu'on identifie la fonction judicatrice à la fonction conceptualisante. Le dogmatique est celui qui s'encapsule dans ce qu'il peut déterminer par concepts, croyant ainsi contenir la totalité du singulier. Par ailleurs, le jugement réflexif de raison n'épuise pas, lui non plus, le singulier: «il énonce la simple exigence de la pensée dans son rapport au système de ce qui soutient l'étant singulier, à savoir que ce système est de droit complet. C'est nécessaire pour que l'affirmation de l'étant soit sentée; c'est même nécessaire pour qu'il y ait un étant» (p. 40). Il faut donc abandonner l'illusion que la philosophie pourrait retenir l'essence dans la finitude de ses déterminations conceptuelles. En réalité, il n'y a pas lieu de durcie en antagonisme ces deux ordres distincts de jugements: il peut y avoir du scientifique chez le philosophe et du philosophe chez le savant, sans que l'un et l'autre le doivent à leur discipline respective. Cependant, l'Auteur précise, citant Blondel, que la «volonté de philosopher implique l'idée que nous avons à réaliser «une intégration d'une vie singulièrement personnelle et d'un ordre rationnellement universel» (p. 47).

Ainsi, parce que la question de la destinée du singulier est posée dans l'action, c'est «dans l'action qu'il va falloir transporter le centre de la philosophie» (p. 48).

*

* *

Ce point de vue sur la philosophie qui conjugue les jugements constitutifs d'entendement aux jugements réflexifs de raison, commande une conception intégrale de la pensée et laisse entendre qu'une «philosophie de la pensée ne peut pas procéder à la manière d'une science par une délimitation catégoriale préalable: on ne se soulève pas du sol en se tirant par la cravate» (p. 11).

Dans un second chapitre, l'Auteur, suivant là encore les traces de Blondel, nous raconte l'histoire de la pensée humaine. La pensée n'est pas superposée à un monde physique: c'est plutôt «dans la singularité d'une genèse naturelle» que se constate son avènement (p. 55). La pensée n'est donc pas entièrement discours: elle est «cosmique», elle devient organique, psychique, puis discursive.

Ce chapitre est instructif dans la mesure où il nous invite à une sorte de démystification de la pensée conceptuelle. On sait que la philosophie s'expose à l'objection générale d'opter d'avance pour une sorte d'idéalisme puisque son matériau consiste en concepts. Mais, de la nécessité pour la philosophie d'opérer avec des concepts, on ne peut ni tirer la valeur de leur priorité ni émettre un verdict sommaire sur la philosophie à partir d'une critique de cette valeur. La genèse naturelle de la pensée nous enseigne que tous les concepts, même les concepts philosophiques, désignent tout d'abord du non-conceptuel;

ils sont des moments de la singularité qui nécessite leur formation; ils signifient au-delà d'eux-mêmes; il appartient à leur sens qu'ils ne se satisfassent pas de leur propre conceptualité. Dès lors, si la réflexion philosophique s'assure du non-conceptuel dans le concept, l'essence conceptuelle de la philosophie n'est pas son absolu. Alors que l'esprit du temps, positiviste et enclin à absolutiser la quantification, est allergique à une connaissance fondée et axée sur le sujet singulier, il devient urgent à la pensée philosophique d'abroger l'autarcie du concept sans renoncer à l'exigence de rigueur (pp. 72-73). Le désensorcellement du concept est le contrepoison de la philosophie.

*

* *

Sortir du fétichisme des concepts ne doit pas conduire à une absorption dans le singulier. La pensée est à la fois conditionnée et conditionnante; l'intérêt pratique fait naître un intérêt rationnel: «l'idée n'en finit pas de déborder dans une réalisation (volonté) et la pratique n'en finit pas de rattraper l'exigence de l'idée (pensée)» (p. 90). L'enjeu est de taille: il est métaphysique nous explique l'Auteur dans son troisième chapitre.

Le fait universel qui intéresse la philosophie, c'est ni la constatation empirique, ni la conceptualisation scientifique, ni l'intuitionnisme, ni le positivisme, ni le transcendantalisme: le refuge dans l'abstraction, si cohérente soit-elle, pour goûter plus de nécessité est aussi peu philosophique que l'évasion dans des options irrationnelles pour savourer plus d'authenticité. L'Auteur cite Blondel pour nous dire que le fait universel qui intéresse la réflexion philosophique «c'est la rencontre de l'ordre universel avec le cas singulier qu'il s'agit de reconnaître comme l'arbitre même des difficultés à résoudre» (pp. 79-80). C'est parce qu'elle est en elle-même universelle et c'est dans la mesure où elle l'est, que l'expérience individuelle atteint aussi l'universel. L'universel ne se laisse pas appréhender par le sujet autrement que dans l'action de la conscience humaine individuelle.

Dès lors, le singulier ne saurait s'encapsuler en lui-même sans se nier: «l'absolu immanentiste ne peut pas être celui de l'effective monade singulière» (p. 105). Cette attitude résulterait d'une subordination de la raison à l'entendement; elle fait de la raison un simple outil technique de la possession du monde. Il importe de contester l'absolutisme de la théorie que nous impose l'immanentisme. Et cette contestation suppose la reconnaissance de la transcendance, plus précisément que l'on opte pour une raison qui «ouvre effectivement un horizon nouveau, un monde spirituel transcendant» (p. 111). Cette raison est métaphysique puisqu'elle «nous impose la responsabilité de notre destinée» (p. 115).

*

* *

Au terme de son essai, l'Auteur nous rappelle cette idée blondélienne suivant laquelle « la première tâche qui s'impose à toute recherche philosophique, c'est de dérouler aussi intégralement que possible la chaîne continue de la pensée, sans préjugé réaliste ou idéaliste d'aucune sorte » (p. 121). Or, cette tâche ne peut se réaliser autrement qu'en évaluant la pensée par et dans l'usage même de la pensée; pour savoir ce qu'il y a dans la pensée, il faut penser. Ainsi, la solution du problème philosophique s'élabore dans la rencontre du singulier et de l'universel, et le rendez-vous de ces deux invités est dans l'action du singulier.

Cet essai sur une philosophie du singulier est important. D'une qualité littéraire remarquable, associée à une démarche rigoureuse, il sait puiser aux sources multiples de l'action et de la pensée. Toutefois, il nous semble omettre trop facilement le devenir interne et externe de l'étant singulier; l'historicité est, elle aussi, un élément constitutif de l'action et de la pensée du singulier. Il n'empêche qu'un tel ouvrage constitue une sorte d'antidote aux tendances positivistes et quantificatrices de la rationalité contemporaine.

Département de philosophie
Université d'Ottawa